

Léa dit qu'elle va bien

MARIE CLAUDE BARBIN

Avec la collaboration d' Elen Brig KORIDWEN

1 – La petite fille aux ailes brisées

Un air frais entre par bouffées dans la chambre – l'un de ces vents revigorants des mers du Sud. L'hiver austral touche à sa fin. Léa déteste l'hiver : le froid engourdit son cerveau, accentue ses maux de tête, amplifie les douleurs dans tout son corps.

Pendant l'été, c'est un peu différent. Léa a l'impression d'émerger de son égout lorsque la nature sensuelle, orgueilleusement gonflée de sève, lui crie : « Allez, secoue-toi, dis bonjour à la vie ! ». Elle ne se sent bien que par au moins trente degrés à l'ombre, quand l'île devient une véritable étuve. Autour d'elle, personne ne comprend son allergie à la climatisation, son besoin de se couvrir malgré la chaleur. On la trouve bizarre. Comment comprendrait-on ?

Le drame auquel Léa a survécu – mais à quel prix ! – reste tapi en elle comme un monstre qui la dévore, comme un acide qui la ronge. Elle survit à contretemps, presque par erreur. Jamais en phase avec le reste du monde, ni même avec son propre corps. Ce corps qui...

Se serait-elle libérée en parlant, il y a très longtemps ?

Elle ne le saura jamais. Et à présent, il est trop tard.

Dans le jardin, le chuintement de l'arroseuse automatique s'est tu ; le gazon a bu sa ration pour quelques heures. Dans le silence presque inquiétant, le souvenir du viaduc ressurgit du passé. Un passé si proche, et pourtant, déjà lointain...

Au cours d'une visite en France dans les années 2000, Léa est éblouie par le viaduc de Millau. Il lui coupe le souffle, cet ouvrage d'art aérien, presque improbable : un immense oiseau qui, lui, aurait su déployer ses ailes. Il plane à contre-ciel, triomphant de la pesanteur. Comme elle voudrait l'imiter, oublier son corps encombrant, douloureux, corrompu ! Le pont dressé en pleine lumière incarne l'enfant empli d'élan et de promesses qu'elle-même était autrefois, avant la rencontre qui l'a brisée.

Quelques années plus tard, Léa revient à « son » viaduc pour vivre une expérience planifiée avec fièvre. Ce sera un grand moment, l'instant libérateur. Enfin elle va se dépasser, oublier son verrouillage et voler, voler librement !

Mais rien ne se déroule comme prévu. Ce jour-là, le viaduc est immobile et sans grâce. Il ne plane plus comme un albatros, mais comme une menace. Cramponnée à la rambarde, Léa contemple la vallée du Tarn, bien trop loin

sous le tablier. Autour d'elle, des adeptes du saut à l'élastique s'élancent dans le vide avec des hurlements d'excitation. Léa, pétrifiée, s'avoue qu'elle ne sera pas des leurs. Elle revérifie mille fois ses attaches pour retarder l'instant qui ne viendra jamais. Elle n'est pas un oiseau, ni même un humain ordinaire, de ceux assez sûrs de leur corps pour le lancer sans hésiter dans une aussi forte aventure. Pour elle, si plongée il y avait, ce serait dans la noirceur de son passé traumatique ; vers l'événement dont, Léa en est sûre à présent, elle restera prisonnière jusqu'à sa mort. Mais morte, ne l'est-elle pas déjà ?...

En bas, on l'a oubliée. Réunis pour le repas, les « vivants » célèbrent le dépassement de la peur. Ils ne prêtent aucune attention à la silhouette prostrée là-haut. Tout à l'heure, les intrépides plieront bagage dans la bonne humeur, sans plus se préoccuper de celle qui leur a fait faux bond.

Figée dans sa solitude, Léa frissonne en silence. C'est mieux ainsi, se dit-elle. Elle défait avec lenteur les sangles la reliant à l'élastique. S'attarde sur ce pont qui n'a pas tenu sa promesse, ne lui a pas accordé l'impossible évasion d'elle-même. La voilà de retour – et pour de bon – dans son corps douloureux, son corps-prison emmuré depuis le drame. Sur ses épaules crispées, la nuit

vient bientôt déployer un manteau indifférent. Personne n'attend Léa ; elle n'attend personne ; elle n'est pas pressée de retrouver une maison vide.

Faire comme si cette blessure de plus lui était indifférente. En contemplant une dernière fois les lumières dans la vallée, surtout ne pas penser aux autres : ceux qui, réchauffés par l'amour, s'endorment le cœur léger au creux des bras d'un être cher. Tout à leur bonheur, les gens heureux ignorent le plus souvent ceux qui croupissent dans le malheur. Peut-être aussi perçoivent-ils en ces damnés quelque chose d'anormal, qui les effraie ?

Léa n'a pas osé sauter, elle en accepte la honte. Honte mineure au regard de celle qui la consume depuis « l'autre scène », il y a si longtemps, à l'âge de l'innocence... Pourtant, cette défaillance de trop fait chavirer son cœur meurtri. Roulée en boule dans des draps mouillés de larmes, Léa se blottit contre sa souffrance, indéfectible compagne. Souffrir lui rappelle jour après jour qu'elle existe encore. Malgré tout.

Toute une vie à faire semblant. Le psychanalyste Donald Winnicott dénomme « faux-self » cette façade de parfaite adaptation sociale qui protège un « vrai-self ¹ » trop fragile, douloureux, honteux. Léa tient à afficher un front pur et serein.

C'est compter sans son corps, qui la trahit sans arrêt : il s'affole, pris de sueurs froides ou de tremblements. Léa n'a qu'une hâte : fuir le monde, se terrer pour ne plus être obligée de se donner en spectacle. L'aisance sociale, le plaisir, le bonheur ne sont pas pour elle ; ils lui éclateraient en plein visage, comme une baudruche trop gonflée.

Elle se sent verrouillée à la joie comme à l'amour. Nulle. Bonne à rien. Incapable. Léa chérit sombrement ces mots qui sourdent du passé comme une marée de vase, ces mots qui crachent le fiel, suent la misère et l'agonie.

Comprendre. Voilà bien, au contraire, un verbe dépourvu de sens. Tant d'années d'une existence bridée, à tenter de démêler le pourquoi du comment ; à ne récolter que de nouveaux déboires, d'éternelles déceptions...

Attendre. Autre verbe indéchiffrable – alors qu'il est pour tant de gens synonyme d'espoir, de joyeuse

¹ L'image de soi.

impatience. Pour elle, l'attente suscite la panique, comme le vide sous le viaduc. Funambule en déséquilibre, Léa se sent mal. Longtemps, elle a ignoré pourquoi.

Un jour, le souvenir du traumatisme est remonté à la surface, boule de mazout flottant dans un océan pollué. Certaines victimes parlent de facteur déclenchant : un lieu, une odeur, une photo, un contexte particulier... Léa ne sait plus. L'amnésie infantile a si bien fonctionné que lorsque la scène surgit pour la première fois, elle la range docilement dans un tiroir et jette la clé aux oubliettes. Sans éprouver d'émotion, tant « la chose » l'a anesthésiée.

Une première reviviscence survient vers l'âge de vingt ans. Léa éprouve alors le besoin de lancer un vague appel à l'aide – qui va se perdre dans le désert. Ce n'est pas parce que vous appelez au secours que l'on a forcément envie de vous entendre. Taisez-vous, victimes ! Qu'avez-vous donc, à vouloir troubler la tranquillité des honnêtes gens ?

La quête d'une oreille attentive conduit Léa vers une amie de la famille. Elle esquisse alors un début de confidence : « Tu sais, quand j'étais enfant, un homme m'a fait du mal... ». Sans doute gênée, son interlocutrice se borne à cette réaction protocolaire, toute simple et pourtant tellement culpabilisante : « Mais pourquoi n'as-tu rien dit ? Il n'y avait pas d'assistance sociale, à l'époque ? ».

Et quand bien même !... Ce n'est pas la réponse que Léa espérait. Qu'espérait-elle, d'ailleurs ? Elle souhaite parler de son tourment ; on la renvoie aux abonnés absents, à un service qui n'existe pas : le sujet sent trop le soufre. Au fond, c'est de sa faute : a-t-on idée d'avoir tu un tel drame ? Le chapitre se retrouve clos avant même d'être ouvert. Léa continue à « faire comme si » cette effraction du réel n'avait jamais eu lieu. Et plus rien ne ressurgira avant longtemps.

La parole qui dévoile et accuse est précaire, fugitive. Élire un confident pour sortir du secret, c'est une manière de fuir la relation abusive. Paradoxalement, il arrive que des victimes choisissent de se confier à une personne qui ne va pas les entendre : la culpabilité est si forte que, de façon inconsciente, elles se ménagent cette porte de sortie – parler à quelqu'un qui, agacé et mal à l'aise, va les écouter d'une oreille distraite sans prêter foi à leurs allégations.

Pourtant, Léa en a la ferme conviction : le cataclysme eut lieu quand elle avait six ans. Elle le sait confusément, du haut du viaduc symbolique où elle s'accroche aux piliers pour échapper au vertige, rêvant de retrouver ses ailes.

